

## Christophe Tarricone

### Pistes pour enseigner l'histoire de la Shoah au prisme des perpétrateurs

Christophe Tarricone interroge la place de la parole des perpétrateurs dans l'enseignement de la Shoah. À travers des exemples précis de témoignages, il montre l'intérêt de cette entrée pour enseigner la Shoah aux élèves, les entrées possibles, mais soulève également les limites de ces points de vue. À l'heure où « l'ère des témoins » semble achevée, il ouvre des perspectives pédagogiques différentes en insistant sur le regard critique à développer auprès des élèves.

La question de l'enseignement de la Shoah au prisme des perpétrateurs est devenue assez classique pour essayer de comprendre l'avènement de la violence génocidaire en allant aux sources de cette violence.

Toutefois, la parole des perpétrateurs pose question. Il faut d'ailleurs éviter de mettre les élèves à la place des perpétrateurs car ces hommes, qui sont devenus des criminels de masse, n'ont rien d'ordinaire (témoignage de Primo Lévi) :

*Primo Lévi : « Comprendre la décision ou la conduite de quelqu'un, cela veut dire (et c'est aussi le sens étymologique du mot) les mettre en soi, mettre en soi celui qui en est responsable, se mettre à sa place, s'identifier à lui. Eh bien, aucun homme normal ne pourra jamais s'identifier à Hitler, à Himmler, à Goebbels, à Eichmann, à tant d'autres encore. » Primo Lévi, appendice à Si c'est un homme (1976)*

Le comportement ordinaire de l'espèce humaine n'est pas d'assassiner, d'exterminer. Par ailleurs, il faut se départir de l'idée que l'usage de ces témoignages permettra d'expliquer complètement et de façon convaincante cette violence.

La parole du bourreau doit faire l'objet d'un examen très critique devant l'élève d'autant plus que la parole des victimes est moins utilisée que par le passé. La parole des perpétrateurs doit absolument être contrebalancée, car ils cherchent à justifier leur passage à l'acte et à se faire passer eux-mêmes pour des victimes du système nazi (cf. témoignage du responsable du centre de mise à mort de Treblinka, Franz Stangl : Gitta Sereny, *Au fond des ténèbres*, Denoël, 2007). Le risque est donc de banaliser le mal devant les élèves en laissant penser que tout un chacun est un perpétrateur potentiel. Cette parole n'a pas plus de légitimité que la parole des victimes.

#### ↳ 1<sup>er</sup> exemple : extraits des rapports des *Einsatzgruppen* en URSS, massacre de Babi Yar (septembre 1941)

Ces rapports destinés à rendre compte de chaque intervention sont très nombreux. Recopier ces documents sans les mettre à distance est une erreur pour un historien. L'exemple ci-dessous permet de montrer les limites de cette entrée : un mois s'est écoulé entre le massacre et la date du rapport. Cela signifie qu'il ne s'agit pas du rapport original mais d'une synthèse réécrite à Berlin pour répondre à un objectif : montrer aux autorités que leurs ordres sont exécutés avec efficacité.

### **Rapport sur les événements d'U.R.S.S., N° 128, du 3 novembre 1941.**

« A Kiev, les difficultés rencontrées lors de la réalisation de ce type d'opération d'envergure (surtout en ce qui concerne le recensement) ont pu être maîtrisées parce qu'un affichage sur les murs de la ville a appelé la population juive à se préparer à être déplacée. Au début, bien qu'on n'ait compté que sur une participation de 5 000 à 6 000 Juifs, plus de 30 000 se sont présentés. En raison d'une organisation très habile, ils ont pu croire à leur transplantation jusqu'au moment précédant l'exécution.

Même si, de cette manière, on a pu jusqu'à présent liquider 75 000 Juifs au total, nous avons dès aujourd'hui la certitude qu'il est impossible de résoudre le problème juif par cette méthode.

»

**Ernst Klee, Willy Dressen, Volker Riess, Pour eux « C'était le bon temps », La vie ordinaire des bourreaux nazis, Plon 1990, p. 63**

### **Cela donne chez Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa* :**

« Les Allemands espéraient rassembler ainsi entre 5000 et 6000 Juifs, que le seul commando spécial 4a devait fusiller en une journée. Mais le nombre d'arrivants étant six fois supérieur, à la demande de Blobel, Jeckeln ordonne que le 45<sup>ème</sup> bataillon de la police soit aussi de la partie » (p. 535).

La confrontation de ce rapport avec l'extrait de l'ouvrage de Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, (*Barbarossa, 1941 : la guerre absolue*, Passés composés, 2019) est intéressant car les deux historiens s'en tiennent à son contenu littéral pour décrire l'événement. Or, il est nécessaire de croiser ce rapport avec d'autres sources : témoignages des Ukrainiens, sources littéraires, ... qui ne correspondent pas au récit des perpétrateurs. Ces récits montrent au contraire que le massacre n'a pas été exécuté sans difficultés, ni résistance. Les Juifs de Kiev ont été contraints de se présenter sous peine d'être immédiatement assassinés. Ils ont été pourchassés, arrêtés chez eux, dans les synagogues... La chasse aux Juifs a duré plusieurs semaines à Kiev, car un grand nombre d'entre eux a cherché à échapper au massacre, ce que le rapport ne montre pas.

### **↳ 2<sup>e</sup> exemple : les photographies du crime**

Les photographies présentent une violence esthétisée, comme en témoignent les photographies du rapport Stroop chargé de liquider le ghetto de Varsovie (1943) en réponse à une demande de sa hiérarchie (Krüger). Trois exemplaires de ce recueil de 52 photographies ont été réalisés (un pour Stroop, un pour Krüger, un pour Himmler). Ces images ne permettent pas d'appréhender la réalité de l'évènement car elles esthétisent la violence par une mise en scène. Ces images montrent en réalité le regard des nazis. Sur ces images, les victimes sont systématiquement apeurées et dégradées (photographies de victimes nues, handicapées). Aucun des Juifs ne porte le brassard qui leur était imposé par les autorités nazies, ce sont donc des combattants mais on les montre en vaincu.

Autre exemple avec *L'Album d'Auschwitz* réalisé au service de l'affirmation de la compétence de Rudolf Höss. Plusieurs éléments témoignent de la mise en scène : convoi arrivé de jour, absence de violence et de désordre lors de la sélection. Ces images doivent être confrontées aux autres sources documentaires : récits de témoins (Schlomo Venezia, par exemple), carnet de croquis anonymes trouvés en 1947 à Auschwitz qui montrent la violence lors de l'arrivée des convois et la sélection.

## Plusieurs entrées sont possibles pour étudier la place des perpétrateurs dans les violences nazies.

### ↳ L'entrée par les générations

Cette entrée a été développée par plusieurs historiens allemands (travaux de Michaël Wildt) et français (travaux de Christian Ingrao). Elle s'intéresse, notamment, aux soldats de la Seconde Guerre mondiale qui étaient enfants ou adolescents durant la Première Guerre mondiale et part de l'hypothèse que ce premier conflit mondial a forgé chez ces hommes une certaine conception de l'histoire et de la guerre. Plusieurs sources existent :

Les « récits de vie », sorte de curriculum vitae rédigés par les soldats lors de leur entrée dans la SS. Certains y racontent leur expérience de la Première guerre mondiale alors qu'ils étaient enfant ou adolescent. Trois faits saillants émergent : l'entrée en guerre, l'expérience du deuil et les privations, mais les références à la guerre sont finalement assez très rares. Ce silence est révélateur du traumatisme subi par ces hommes.

Exemple de Werner Best qui a une quinzaine d'années au moment de la Première guerre mondiale et narre le traumatisme de cette guerre et des événements qui l'ont suivie :

« La mort en héros de mon père m'a laissé à moi-même alors que j'avais onze ans. Ma mère s'effondra et chercha plus de soutien auprès de ses fils qu'elle ne pouvait leur en prodiguer. J'ai de ce fait été élevé par la tradition familiale plus que par la famille elle-même [...]. Mon père nous avait laissé une lettre dans laquelle il nous recommandait notre mère et nous exhortait à devenir des hommes, allemands et patriotes. A onze ans, je me sentais donc responsable de ma mère et de mon jeune frère. Et à partir de quinze ans, je me sentais responsable de la réorientation de l'Allemagne. Je n'ai connu dans ma jeunesse que le sérieux, les soucis, le travail et la responsabilité. [...] La détresse financière - ma mère n'avait aucune pension de veuve - a elle aussi assombri ma jeunesse. »

In Ulrich Herbert, *Werner Best, un nazi de l'ombre*, Tallandier, 2010, p.47. Questionnaire Best, 1947.

« Que la fin de la guerre, la révolution de Novembre - même dans la forme extrêmement atténuée qu'elle avait prise à Mayence -et surtout l'occupation de la ville avaient été surprenantes et douloureuses ! Le fait que tous les sacrifices devaient avoir été inutiles me semblait inimaginable. Et quand les conditions de l'armistice de Compiègne furent connues, j'étais tellement persuadé qu'elles ne pouvaient être acceptées et que la guerre devait être continuée que - du haut de mes quinze ans - je me décidai avec un ami à aller jusqu'au Rhin pour me joindre à une troupe qui irait continuer le combat. »

In Ulrich Herbert, *Werner Best, un nazi de l'ombre*, Tallandier, 2010, p.48.

Autre exemple : Sébastien Haffner qui écrit son expérience de vie d'opposant au nazisme (*Histoire d'un Allemand*, Actes Sud, 2002) :

« Enfant, j'étais vraiment un fan de guerre. Je noircirais le tableau en prétendant que je fus une authentique victime de la propagande de haine qui, dans les années 1915 à 1918, était censée ranimer l'enthousiasme défaillant [...]. Ce qui comptait, c'était la fascination exercée par ce jeu belliqueux [...]. Je ne me lassais pas d'établir mentalement le score. Je lisais avec passion les communiqués du front et refaisais les calculs suivant des règles elles aussi mystérieuses, irrationnelles, qui stipulaient par exemple que dix prisonniers russes équivalaient à un prisonnier français, ou cinquante avions cuirassés. S'il avait existé des statistiques concernant les tués, je n'aurais certainement eu aucun scrupule à « recalculer » les morts, sans me représenter la réalité que recouvraient les chiffres. C'était un jeu sinistre, énigmatique, dont l'attrait pervers ne s'épuisait jamais et qui annihilait tout le reste, réduisait à rien la vie réelle, c'était une drogue comme la roulette ou l'opium. Mes camarades et moi avons joué à ce jeu tout au long de la guerre, quatre années durant, impunément, en toute tranquillité - et c'est ce jeu là [...] qui nous a tous marqués de son empreinte redoutable [...]. Bien des éléments ont contribué bien plus tard à la victoire du nazisme et en ont modifié l'essence. Mais c'est là que se trouvent ses racines. Non, comme on pourrait le croire, dans l'expérience des tranchées mais dans la guerre telle que l'ont vécue les écoliers allemands. La génération des tranchées dans son ensemble a fourni peu de véritables nazis [...]. Cela est facile à comprendre car quiconque a éprouvé la réalité de la guerre porte le plus souvent sur elle un jugement différent [...]. La génération nazie proprement dite est née entre 1900 et 1910. Ce sont les enfants qui ont vécu la guerre comme un grand jeu, sans être le moins du monde perturbés par sa réalité. »

Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand*, Actes Sud, Babel, 2002 p. 32-33

### ↳ L'entrée par les témoins : l'exemple des Polonais.

Il s'agit de travailler à partir de témoignages de populations non-allemandes qui ont été témoins des meurtres nazis. Dans sa trilogie (victimes, bourreaux et témoins), Hilberg (*La destruction des juifs d'Europe*, Folio, 2006) présente ces témoins comme des observateurs passifs, n'ayant joué aucun rôle dans les événements. Mais cette vision est aujourd'hui dépassée.

En Pologne, le nombre de survivants juifs est limité. Les survivants sont souvent les rescapés des déportations forcées en URSS. Par leur action, certains Polonais ont joué un rôle direct dans le génocide en participant aux opérations comme Jan T. Gross le montre son livre sur le massacre des Juifs de Jewbane (*Les Voisins : 10 juillet 1941 un massacre de juifs en Pologne*, Fayard, 2002). La grande majorité de la population polonaise portait un regard très hostile sur les Juifs. Il leur était pratiquement impossible de survivre en dehors des ghettos tant l'antisémitisme était profondément ancré dans la société polonaise :

Quelques exemples de documents :

- Témoignage d'un Polonais évoquant le parcours de Bronistaw Krytowski recherché par les autorités polonaises d'après-guerre pour son hostilité à l'égard du pouvoir communiste. À cette occasion, le témoin évoque son rôle dans les persécutions antisémites pendant la Seconde guerre mondiale.

Diversité des réactions

l'identification de citoyens  
polonais comme juif

le chantage à la  
dénonciation

« Un soir avant le coucher du soleil, j'ai entendu des gens crier et je suis sorti de chez mes beaux-parents pour voir ce qui se passait sur le chemin. J'y ai trouvé Bronisław Krystowski à côté de deux chariots sur lesquels **il y avait une famille juive**. Je connaissais cette famille : avant la guerre de 1939, elle vivait à Zambrów, ils étaient forgerons et charrons. À côté des chariots, il y avait aussi le maire de Laskowiec Nowy, Wołowicz - j'ai oublié son prénom et puis ma femme, celle de Józef Kurowski, Zofia, sa mère, Marianna Krystowska, aujourd'hui décédée, et d'autres personnes dont j'ai oublié les noms. Bronisław Krystowski voulait obliger le maire Wołowicz à faire emmener ces Juifs à Zambrów. **Les gens essayaient de convaincre Krystowski de laisser les Juifs tranquilles**. Finalement, j'ai entendu Krystowski déclarer que si le maire n'organisait pas une escorte, il le **dénoncerait à la gendarmerie**. Il a encore ajouté **qu'on donnerait du sucre** à ceux qui accompagneraient **les Juifs**. La famille juive poussait de tels cris de désespoir que je me suis réfugié dans la maison de mes beaux-parents, et les chariots se sont mis en route. [...] Les gens disaient que Bronisław Krystowski les avait emmenés à Zambrów et livrés aux gendarmes. »

In Barbara Engelking, « *On ne veut rien vous prendre... seulement la vie* ». *Des Juifs cachés dans les campagnes polonaises, 1942-1945*. Calmann-lévy, 2015

institutions polonaises qui  
collaborent à la chasse aux  
juifs

La motivation économique

- Autre exemple, celui d'une juive polonaise qui parvient à s'enfuir d'un convoi en direction de Treblinka. Elle survit à la guerre et raconte son expérience de la vie en clandestinité.

« Le premier paysan que nous rencontrâmes nous regarda, dit simplement « Dieu soit avec vous » et s'éloigna bien vite. Nous longeâmes le bois jusqu'à atteindre une première chaumière. **Je voulais tester mon apparence** et j'entrai donc seule dans cette maison. Je demandai d'un air dégagé : « Vous pouvez me vendre un peu de lait ? » **Le paysan répondit : « Je n'ai pas de lait, mais je vais vous faire du café. Et après, il faudra vous sauver bien vite parce que vous êtes à un kilomètre et demi de l'abattoir de Treblinka. »** Autant pour mon apparence ! Il nous servit du café et nous conseilla d'aller à Kosów Lacki où il y avait encore des cordonniers et des tailleurs juifs qui travaillaient pour les Allemands. Nous partîmes. **Par son allure, le garçon qui m'accompagnait valait bien quarante-cinq Juifs à lui tout seul : cheveux frisés et tout le reste**. En chemin, nous rencontrâmes un autre paysan qui nous dit que des Ukrainiens patrouillaient dans le coin et qu'ils nous tueraient. Il nous proposa de nous ramener chez lui, et le soir, de nous conduire à la gare qui n'était distante que de 140 km de Varsovie. Nous le suivîmes. Je me lavai, nous reçûmes du pain et du café, après quoi il nous demanda si nous avions de l'argent. Le garçon n'en avait pas, mais moi oui. Je demandai : « Combien ? » Il répondit : « Sept cents zlotys. Par personne. » Il m'expliqua ensuite qu'il n'avait pas de cheval, qu'il allait devoir louer une charrette, et que tout cela coûtait cher. L'homme aux chevaux arriva à sept heures du soir. Le train de Varsovie devait prétendument partir à dix heures. En le voyant entrer dans la pièce - c'était un jeune type de 22 ans -, mon cœur avait fait un bond, mais que pouvais-je faire ? Je n'avais plus rien à perdre. Je payai notre hôte pour le pain et le café et nous partîmes. **Au bout de quatre kilomètres, le paysan arrêta sa charrette et lança : « Bon, la plaisanterie a assez duré, donne-moi tout ce que tu as, sale Juive. » Il me fouilla très soigneusement. Les Allemands savaient fouiller les gens, mais celui-là le fit encore mieux**. J'avais de l'argent cousu dans ma ceinture, il le prit. Je m'étais enroulé un chandail de laine autour de la tête, il le prit aussi. Il m'enleva même la petite ceinture laquée de ma robe. Je le suppliai, en larmes, de me laisser au moins 50 zlotys pour payer les billets : il m'en rendit finalement 20. Il m'indiqua ensuite la route de la gare et m'apprit que le train de Varsovie partait à six heures du matin. Nous parvinmes à la gare, et là, malgré le danger que cela représentait, je restai assise s'étant allongé, sa tête couverte posée sur mes genoux. Je ne regardais pas les gens circulant dans la gare, je n'essayais pas de voir s'il y avait des Ukrainiens ou des Allemands. Je n'avais aucun endroit un banc toute la nuit. Par un étrange hasard, personne ne nous aborda. Le matin, j'achetai des billets pour 14,30 zlotys et nous partîmes pour Varsovie. »

In Barbara Engelking, « *On ne veut rien vous prendre... seulement la vie* ». *Des Juifs cachés dans les campagnes polonaises, 1942-1945*. Calmann-lévy, 2015

- Dernier exemple qui montre la participation d'une partie de la population polonaise à la chasse aux Juifs :

#### Interrogatoire en 1945 de Władysław Wotyńka

« En 1942, les Allemands ont commencé par déporter les citoyens d'origine juive de Wegrów et des environs. Après, ils ont arrêté les transports, mais quand ils rencontraient un citoyen d'origine juive, soit chez lui, soit dans la rue, ils le tuaient [...]. Au début, les Allemands réglèrent la question eux-mêmes, mais par la suite, ils se sont fait aider par des Polonais. Moi aussi, je suis allé avec d'autres aider les Allemands à attraper et à rechercher les citoyens d'origine juive ; c'étaient les gendarmes nazis qui les tuaient, nous on enterrait les cadavres [...]. J'accompagnais presque chaque jour les gendarmes pour capturer des citoyens d'origine juive, mais parfois, ça ne donnait rien. [...] Je participais aux rafles par intérêt. Entre les gendarmes et nous, il y avait comme qui dirait un accord : ce que le citoyen d'origine juive avait sur lui, c'était pour nous, et après chaque exécution de citoyen d'origine juive, on déshabillait le cadavre, on vendait la prise et on se partageait l'argent entre nous. [...] j'ai participé cinq fois à des rafles de citoyens d'origine juive, dont trois qui n'ont rien donné et deux au cours desquelles on a ramené quatre citoyens d'origine juive aux gendarmes qui les ont liquidés. Nous, on a déshabillé les corps avant de les enterrer et on s'est partagé le butin »

In Barbara Engelking, « On ne veut rien vous prendre... seulement la vie ». Des Juifs cachés dans les campagnes polonaises, 1942-1945. Calmann-lévy, 2015

#### ↳ L'entrée par le genre

Pour étudier le rôle des femmes dans la Shoah, deux références s'imposent :

*Les Furies de Hitler. Comment les femmes allemandes ont participé à la Shoah*, de Wendy Lower, Tallandier, 2016.

*La violence des surveillantes des camps de concentration national-socialistes (1939-1945) : réflexions sur les dynamiques et logiques du pouvoir*. Elissa Mailänder

Dans les *Furies d'Hitler*, Wendy Lower montre l'expérience des femmes dans les opérations en Europe de l'Est : femmes d'officiers SS, colons, secrétaires, infirmières ... Parmi ces femmes, une trentaine de milliers sont certifiées par la SS et participent volontairement à la violence meurtrière.

Elissa Mailänder, quant à elle, évoque le rôle des femmes allemandes dans la surveillance des camps de concentration, notamment à Ravensbrück, et tente d'en faire un portrait type : célibataires, avec un faible niveau d'instruction, issues de catégories sociales peu favorisées.

Elles trouvent dans leur travail une forme d'ascension sociale. Dans l'exercice de leurs fonctions, elles font également usage de la violence de façon régulière et forte.

*« Les débutantes avaient l'air généralement effarées à leur premier contact avec le camp, et elles mettaient quelques temps avant d'atteindre le même niveau de cruauté et de débauche que les anciennes. C'était, pour certaines d'entre nous, un petit jeu assez amer que de chronométrer le temps que mettait une nouvelle Aufseherin avant d'atteindre ses chevrons de brutalité. Pour une petite Aufseherin de vingt ans, qui, le jour de son arrivée, était tellement peu au fait des bonnes manières du camp qu'elle disait « pardon » lorsqu'elle passait devant une prisonnière, et qui avait été visiblement effrayée par les premières brutalités qu'elle avait vues, il a fallu exactement quatre jours avant qu'elle ne prît ce même ton et ces mêmes procédés, qui étaient cependant, d'une façon tout à fait nette, nouveaux pour elle. Cette petite était sans doute particulièrement douée dans ce registre spécial que nous étudions en ce moment. Pour les autres, on peut dire que huit à quinze jours, un mois au plus, représentaient une moyenne très normale d'adaptation.*

Germaine TILLION, Ravensbrück, 1975 Seuil.

Ce basculement vers la violence est lié à l'embrigadement de femmes qui vivent ensemble, portent l'uniforme et forment un groupe qui n'accepte pas un comportement différent de celui qui est attendu par l'institution.

### ↳ L'entrée par les collaborateurs des nazis

Exemple : Francis ANDRÉ, collaborateur français grenoblois. Il participe à l'assassinat de 160 personnes dont une majorité de Juifs. Il s'affirme comme un antisémite et un antibolchevique convaincu.

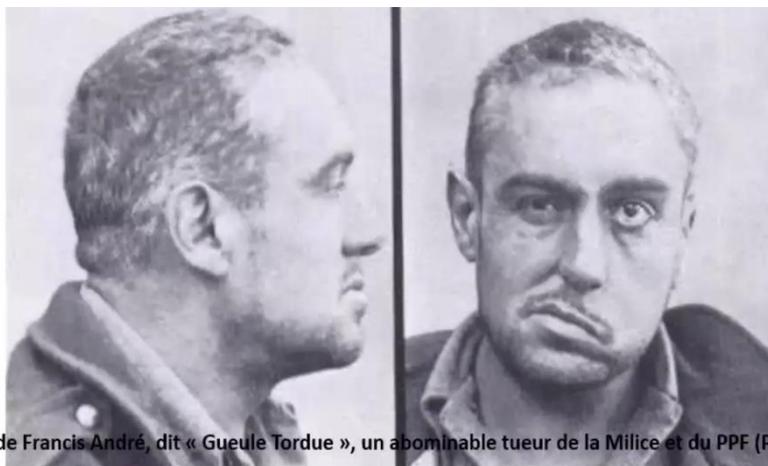


Photo anthropométrique de Francis André, dit « Gueule Tordue », un abominable tueur de la Milice et du PPF (Parti populaire français).

Durant le procès de Francis André, en janvier 1946, sa laideur, et plus encore l'horreur de ses multiples crimes, impressionnent le journaliste Lachat qui écrit :

« L'image de la brute aux 160 victimes ne s'effacera jamais de ma mémoire. Il était plus laid, plus bovin, plus immonde que toutes les photos qu'on garde de lui, avec la trace de son hideuse paralysie faciale. Son nez déraciné semblait ne tenir que d'un côté, au milieu d'une longue cicatrice serpentant d'un front énorme et lourd jusqu'à la grosse lèvre pendante. Ses mains d'étrangleur passaient et repassaient sur sa bouche, à chaque question qu'on lui posait. Geste qui avait l'air d'essayer l'horreur des réponses. Car il était loquace, l'abominable assassin !

**Conclusion : « Faut-il être motivés pour tuer ? » (Nicolas Mariot)  
Entre conception raciale de la guerre, analyse situationnelle et brutalisation combattante.**

Pour la Wehrmacht, il faut d'abord comprendre que la violence est organisée, légitimée par des ordres donnés aux soldats par les autorités allemandes. Dès 1941 et l'entrée à l'est, la justice militaire est pervertie et dès juin 1941, des ordres légitiment l'assassinat des civils.

*« Les actes accomplis par des membres de la Wehrmacht et ses auxiliaires contre des civils ennemis échappent à l'obligation de poursuites, même lorsque l'action constitue en même temps un crime ou un délit militaire. »*

**Hitler, décret sur la justice militaire dans le territoire conquis en Russie, 13 mai 1941.**

**Ordres édictés par Heydrich, 8 juin 1941:**

*« 4] : exécutions. Sont à exécuter tous les fonctionnaires du Komintern (ainsi que, d'une manière générale, tous les politiciens professionnels communistes), les fonctionnaires de rang supérieur et moyen du comité central, des comités de république ou de rayon du Parti, ainsi que les fonctionnaires subalternes radicaux [de ces institutions], les Juifs en place dans l'État et le Parti, tous les autres éléments radicaux (saboteurs, propagandistes, francs-tireurs, auteurs d'attentats, agitateurs), dans la mesure où l'on n'a pas besoin d'eux pour livrer des renseignements d'ordre économique ou politique qui pourraient être d'importance particulière pour les mesures de police politique à venir, ou la reconstruction économique des territoires occupés. »*

Les Hommes sont préparés idéologiquement à la guerre avec des discours diabolisant l'ennemi : la guerre est qualifiée « d'asiatique » ; on se prépare à affronter des barbares.

*« Dans la lutte contre le bolchevisme, on ne doit pas s'attendre à ce que l'ennemi applique les lois de l'humanité ou le droit des peuples. Il faut s'attendre de la part des commissaires politiques de toute espèce, en tant que moteurs de la résistance, à un traitement plein de haine, cruel et inhumain, de ceux des nôtres faits prisonniers. La troupe doit être consciente de ce qui suit : Dans ce combat, il serait faux de faire preuve, vis-à-vis de ces éléments, de modération ou de respect des droits des peuples. Ceci constituerait un danger pour notre propre sécurité et pour la pacification rapide des régions conquises. Les commissaires politiques sont à l'origine de méthodes de combat asiatiques et barbares. Ils doivent donc, lorsqu'on s'en empare, être liquidés par les armes. »*

**Directive du commandement suprême de la Wehrmacht, 6 juin 1941.**

D'ailleurs, les journaux ou les lettres de soldats témoignent de cette idée de légitime défense, y compris dans l'assassinat des civils. Cette déshumanisation de l'ennemi s'explique par le ressort de la propagande subie depuis des années et qui trouve sa cristallisation à l'est : « derrière les peuples barbares de l'est, il y a le Juif ».

« Ce que sont les bolcheviks, tout homme ayant un jour aperçu le visage d'un commissaire rouge le sait. Ici les discussions théoriques ne sont plus nécessaires. Ce serait faire injure aux animaux que de dire que ces écorcheurs d'êtres humains, parmi lesquels on compte une forte proportion de juifs, ont des traits d'animaux. Ils sont l'incarnation du diable et d'une haine insensée contre tout ce qu'il y a de noble dans l'humanité. La figure de ces commissaires témoigne de la révolte des *Untermenschen* contre le sang noble. Les masses, qu'ils poussent à la mort en utilisant toutes les ressources de la terreur glacée et des discours stupides, auraient mis un terme à toute vie ayant un sens si leur invasion n'avait pas été contrecarrée au dernier moment. »

**Extrait d'un journal à destination des soldats allemands, juillet 1941**

Mi-juillet 1941, le soldat Fred Fallnbigl écrit du front que désormais, il comprenait pourquoi « nous avons été forcés d'entrer en guerre contre l'Union soviétique », car « Dieu merci, si nous avions attendu, ou si ces animaux étaient venus jusqu'à nous [...] La mort la plus atroce est encore trop bonne pour eux. ». Un autre soldat écrivant de Russie, fin août 1941, répéta cette conception : « Précisément maintenant, on reconnaît parfaitement ce qui serait arrivé à nos femmes et à nos enfants si ces hordes russes [...] avaient réussi à pénétrer dans notre Patrie [...] » Dieu merci, concluait-il, « ces hommes incultes issus de multiples races [...] ont été empêchés de mettre à sac et de piller notre patrie ». Le 1er septembre 1941, le caporal O. Rentzsch renchérisait : « Si ces hordes avaient envahi notre pays, le sang aurait coulé en abondance. » Il se déclarait donc prêt à « soutenir [...] tous les efforts investis pour éradiquer cette plaie universelle ». D'après la lettre d'un sous-officier envoyée en juillet 1942, cette opération de purification comportait « la destruction du Juif éternel », car « quels malheurs aurait subi notre patrie si cette bête déguisée en homme avait eu l'avantage »

« On observe un état de total épuisement chez tous les hommes du bataillon. Il est [...] avant tout [à attribuer] à une lassitude mentale et nerveuse excessive. La troupe a subi un intense barrage d'artillerie lourde. L'ennemi a [...] lancé des assauts, a fait irruption à l'intérieur même de nos positions et a été repoussé au corps à corps. Pendant ces journées, les hommes n'ont pu fermer l'oeil ni le jour ni la nuit. Le ravitaillement n'était possible que pendant les rares heures d'obscurité. De nombreux hommes se trouvant encore aujourd'hui parmi la troupe, ont été ensevelis à cause des tirs d'artillerie. Le fait qu'on ait promis [...] à ces hommes quelques jours de repos, alors qu'en réalité ils se sont retrouvés dans des conditions plus difficiles qu'auparavant, a en un effet particulièrement grave. Les hommes sont complètement indifférents et apathiques, souffrent pour une part de crises de larmes et ne pourront pas être remontés par des paroles, quelles qu'elles soient. La nourriture se limite à des quantités extrêmement faibles »

**Rapport du médecin de la 18ème panzerdivision en juillet 1941 in *L'armée d'Hitler*, Omer Bartov, Hachette Littératures, 1999.**

Très vite la guerre à l'est se « démodernise », se « barbarise » et donne lieu à des violences brutales comme en témoigne cette lettre de Walter Mattner à sa femme.

**Lettre du Commissaire Walter Mattner à sa femme, Mogilev, Biélorussie 2 et 5/11/41. (IfZ, Fb/104/1, non folioté)**

« [2 Octobre] : Je me suis porté volontaire pour une action spéciale demain. [...] Demain, je vais avoir pour la première fois l'occasion d'utiliser mon pistolet. J'ai pris 28 balles avec moi. ça ne suffira probablement pas. Cela concerne 1200 Juifs, qui, n'importe comment, sont trop dans la ville et doivent être abattus. J'aurais de belles choses à te raconter jusqu'à mon retour. Mais cela suffit pour aujourd'hui, sinon tu vas croire que je suis sanguinaire [...]

[5 octobre] : J'ai donc participé à la grande mort en masse d'avant-hier. Aux premiers véhicules, mes mains ont quelque peu tremblé au moment de tirer, mais l'on s'y habitue. À la dixième voiture, je visai calmement et tirai de façon sûre sur les femmes, les enfants et les nourrissons nombreux, en connaissance du fait que j'avais moi-même deux nourrissons à la maison, avec lesquels ces hordes agiraient de même, voire peut-être dix fois pire. La mort que nous leur avons donnée était belle et courte, comparée [aux] souffrances infernales des milliers et de milliers dans les geôles de la GPU. Les nourrissons volaient en grands arcs de cercles et nous les éclations en vol avant qu'ils ne tombent dans la fosse et l'eau. Il faut en finir avec ces brutes qui ont jeté l'Europe dans la guerre et qui, aujourd'hui encore, fouille en Amérique [...]

Ouah ! Diable ! Je n'avais encore jamais vu autant de sang, d'ordure, de corne et de chair. Je peux maintenant comprendre l'expression " Ivresse de sang ". - M. est maintenant moins peuplée d'un nombre à trois zéros. Je me réjouis vraiment, et beaucoup disent ici que quand nous rentrerons dans la patrie, ce sera le tour de nos Juifs locaux. Mais bon, je ne dois pas t'en dire plus. C'est assez jusqu'à ce que je rentre à la maison. »

Compte-rendu rédigé par Christophe COUNIL et Anne GASNIER, Lycée M. Yourcenar, Le Mans

Relecture effectuée par Michaël GUIHARD, Lycée Marguerite Yourcenar, Le Mans